



HAL
open science

Putain au lit, femme comme il faut ailleurs. Commerce charnel et usages mondains dans L'éducation de la Pippa de l'Arétin

Didier Foucault

► **To cite this version:**

Didier Foucault. Putain au lit, femme comme il faut ailleurs. Commerce charnel et usages mondains dans L'éducation de la Pippa de l'Arétin. 2008. halshs-01008775

HAL Id: halshs-01008775

<https://shs.hal.science/halshs-01008775>

Preprint submitted on 17 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Didier Foucault

E. A. Patrimoine littérature histoire (Université de Toulouse-Le Mirail.)

**« Putain au lit » et « femme comme il faut ailleurs¹ » :
commerce charnel et usages mondains
dans *L'éducation de la Pippa* de l'Arétin**

*Communication au colloque organisé par les laboratoires CRATA et PLH : « Corps en jeu »
9-11 octobre 2008 – Université de Toulouse-Le Mirail.
Communication non publiée*

**« Putain au lit » et « femme comme il faut ailleurs² » :
commerce charnel et usages mondains
dans *L'éducation de la Pippa* de l'Arétin**

Pense, repense à étudier le putanisme : [...] enferme-toi dans ta chambre et, ton miroir à la main, apprends de lui à rougir avec art, ainsi que les gestes, les mimiques et les façons dont tu dois rire et pleurer en abaissant les yeux sur ton giron et les relevant à propos.

Arétin, *Ragionamenti*, II, I³.

Au début de *L'éducation de la Pippa*, dialogue qui constitue la seconde partie des *Ragionamenti*, la Nanna pose en des termes clairs les conditions de la réussite de celle qui veut échapper à la déchéance des filles de rue pour faire une brillante carrière de courtisane :

Il y a aujourd'hui une telle abondance de putains, que celle qui ne fait pas de miracles par son savoir-vivre n'arrive jamais à joindre les deux bouts ; il ne suffit pas d'être un bon petit lot, d'avoir de beaux yeux, des tresses blondes : seul l'art ou la chance en efface la flétrissure⁴.

¹ L'ARÉTIN, *Ragionamenti*, éd. bilingue, Paris, Les Belles Lettres, Paris, 1999, II, I, t. II, p. 18. Cette édition en deux tomes, établie par Giovanni Aquilecchia, sert de référence à nos notes. Les citations s'appuient sur la version française de Paul Larivaille mais certains passages ont été revus par nos soins. Signalons l'édition du Cercle du Livre précieux (Paris, 3 vol., 1959), qui reprend la traduction d'Alcide Bonneau (1882), ancienne mais de bonne facture, précédée d'une éclairante préface de Guillaume Apollinaire. Pietro Bacci, dit l'Arétin (1492-1556), est considéré comme l'écrivain le plus scandaleux de la Renaissance. La première partie des *Ragionamenti* (« La vie des nonnes », « La vie des femmes mariées », « La vies des courtisanes ») a été éditée en 1534 ; la seconde (« L'éducation de la Pippa ») en 1536. Les livres de l'Arétin ont été mis à l'*Index librorum prohibitorum*, dès sa création en 1559.

² L'ARÉTIN, *Ragionamenti*, éd. bilingue, Paris, Les Belles Lettres, Paris, 1999, II, I, t. II, p. 18. Cette édition en deux tomes, établie par Giovanni Aquilecchia, sert de référence à nos notes. Les citations s'appuient sur la version française de Paul Larivaille mais certains passages ont été revus par nos soins. Signalons l'édition du Cercle du Livre précieux (Paris, 3 vol., 1959), qui reprend la traduction d'Alcide Bonneau (1882), ancienne mais de bonne facture, précédée d'une éclairante préface de Guillaume Apollinaire. Pietro Bacci, dit l'Arétin (1492-1556), est considéré comme l'écrivain le plus scandaleux de la Renaissance. La première partie des *Ragionamenti* (« La vie des nonnes », « La vie des femmes mariées », « La vies des courtisanes ») a été éditée en 1534 ; la seconde (« L'éducation de la Pippa ») en 1536. Les livres de l'Arétin ont été mis à l'*Index librorum prohibitorum*, dès sa création en 1559.

³ *Ragionamenti*, II, I, t. II, p. 92.

⁴ *Ibidem*, p. 6.

Dans la société raffinée des princes laïcs ou ecclésiastiques de la Renaissance romaine, avertit la Nanna, « devenir putain » – entendons : putain de haut vol – « n'est pas un métier pour les sottises [...] ; il faut savoir faire autre chose que trousser ses jupons et dire “vas-y, moi ça vient”, si on ne veut pas faire faillite le jour où l'on ouvre boutique⁵ ». Bref, il ne suffit pas de livrer un corps indifférent et soumis au bon plaisir du client. Ce sont là des façons de catins de bas étage qui, en fin de parcours, « se meurent de faim, alors que la lèpre, le chancre et le mal français se rassasient de leur propre chair⁶ ». Non, le corps de la courtisane est un instrument : il ne rendra la plénitude de ses potentialités qu'au prix d'un patient apprentissage, d'une discipline de tous les instants et, évidemment, qu'en étant servi par une talentueuse experte. La courtisane n'a donc rien d'une « fille folle de son corps⁷ », comme on se plaisait à qualifier les ribaudes. C'est une cérébrale, une de ces « femmes qui ont du sel dans la citrouille⁸ », selon l'expression imagée de l'Arétin, et pour qui chaque mot mais aussi chaque geste et chaque expression corporelle sont prémédités et mûrement étudiés.

Fort de son expérience⁹, la Nanna veut « enseigner » à sa fille « les moyens [...] pour réussir¹⁰ ». La Pippa devra les suivre à la lettre et, tout au long de sa carrière, en répéter régulièrement les gammes. Le but de ce jeu mondain est essentiellement de renverser les rôles, au cours d'un exercice savant de dissimulation, puisque celui qui en sera la dupe doit toujours avoir l'illusion de conserver la maîtrise de la partie. Au fil du dialogue, la Nanna va ainsi s'attacher à dévoiler tous les ressorts de cette entreprise de longue haleine.

Laissons ici bien des subterfuges et des roueries qu'elle enseigne à son élève. Attardons-nous – c'est le moins qu'on puisse faire pour un pareil sujet – sur quelques exemples qui mettent le corps en scène. Car c'est véritablement une mise en scène que propose l'Arétin ; minutieusement décrite et réglée dans ses moindres détails ; et cela, avant même que ne débute la véritable représentation.

Ne pas « sentir le bordel »

La Nanna est catégorique, et cette remarque a valeur générale pour tout ce qui touche la conduite en société : chaque fois que sa fille ouvrira la bouche ce sera « d'une voix douce » et pour « dire quelques mots qui ne sentent pas le bordel ». Elle s'abstiendra de jurer, de contredire un discours ou de se mettre en colère : « Une femme qui passe sa vie à festoyer doit se parer

⁵ *Ibidem*, p. 8.

⁶ *Ibidem*, p. 7. Dans « La vie des courtisanes », la Nanna a déjà abordé ce thème : « Antonia, ma chère petite sœur, il faut que tu saches qu'une putain a toujours au cœur un aiguillon qui la fait vivre dans l'insatisfaction : c'est la crainte de ces marches d'église [i. e. : où l'on mendie] et de ces chandelles [i. e. : remèdes contre la syphilis] dont tu as parlé sagement tout à l'heure ; et je t'avoue que, pour une Nanna qui sait se ménager des terres au soleil, il y en a mille qui meurent à l'hospice » ; *Ragionamenti*, I, III, t. I, p. 163.

⁷ L'expression court les siècles. Marx le rappelle au détour d'une note du *Capital* : « Dans le XII^e siècle, si renommé pour sa piété, on trouve souvent parmi les marchandises des choses très délicates. Un poète français de cette époque signale, par exemple, parmi les marchandises qui se voyaient sur le marché du Landit, à côté des étoffes, des chaussures, des cuirs, des instruments d'agriculture, “des femmes folles de leur corps” » (I, II, n. 1, éd. Louis. Althusser, Paris, 1969, Flammarion, p. 590).

⁸ *Ragionamenti*, II, I, t. II, p. 8.

⁹ « Moi, qui ai été la plus scélérate et la plus ribaude putain de Rome, que dis-je ? d'Italie, que dis-je ? du monde »... avoue en effet la Nanna à sa fille au cours du dialogue ; *Ibidem*, p. 78. Si l'on en juge par sa réussite, elle ne doit pas être loin de dire vrai. Son amie Antonia, au début de « La vie des nonnes » révèle, par exemple, que « sur les places, dans les auberges et partout, on n'entend que Nanna par ci, Nanna par là. Et [sa] maison est pleine comme un œuf et tout Rome te tourne autour comme les Hongrois leur mauresque pendant le Jubilé » ; *Ragionamenti*, I, I, t. I, p. 6.

¹⁰ *Ragionamenti*, II, I, t. II, p. 32. L'état de « courtisane », qui se situe au dessus de celui de « putain », est, pour l'ambitieuse qui n'a pas de naissance, un tremplin vers le statut de « dame » : « Toi, tu guériras, non de la pauvreté – car tu seras riche sans être autre chose qu'une putain – mais de la courtisanerie, en devenant une dame par la fortune plus que par le nom » ; *ibidem*, p. 89. Au-delà de l'argent – condition nécessaire mais pas suffisante, sinon pour les simples putains qui ne visent pas plus haut –, le but de l'éducation de la Pippa est la respectabilité.

d'agrément plus que de velours, et faire montre de discrétion dans tout ce qu'elle fait¹¹ ». Distinction dans la conversation, mais aussi dans tout ce que le corps exprime. Rien ne doit être vulgaire :

Et quand tu veux rire, ne ris pas à haute voix à la manière des putains, en ouvrant la bouche toute grande et en montrant ce que tu as au fond de la gorge : mais ris de façon qu'aucun des traits de ton visage ne perde de sa grâce ; au contraire, embellis-le d'un sourire ou d'un léger ricanement¹².

Même recommandations pour l'épreuve du dîner :

NANNA – Et quand arrive la salade, ne te jette pas dessus comme les vaches sur le foin : mais fais de toutes petites bouchées, et sans presque te graisser les doigts, mets-les dans ta bouche ; qu'en prenant la nourriture tu ne pencheras pas jusque dans ton assiette, comme je le vois faire parfois à quelques malapprises : mais tiens-toi avec majesté, tends la main galamment ; pour demander à boire, fais un signe de la tête ; si les carafes sont sur la table, sers-toi toi-même ; ne remplis pas ton verre à ras bord, mais à peine plus qu'à moitié : et, en y portant les lèvres avec grâce, ne bois jamais tout.

PIPPA – Et si j'ai très soif ?

NANNA – Bois-en peu tout de même, pour ne pas t'attirer une réputation de goulue et de soûlarde. Et ne mâche pas ta nourriture la bouche ouverte, en mastiquant d'une manière sale et dégoûtante : mais fais-le de sorte qu'il semble à peine que tu manges¹³.

Emphase et brutalité de la mimique ou du geste signalent le populaire ; « ce sont des façons de coquines et de malandrines¹⁴ » que fuient les galants : la courtisane se distingue de la putain ordinaire par la sobriété de l'apparence.

Il en va notamment des parties du corps qui focalisent l'attention des hommes. Il vaut mieux aguicher le voyeur qu'exhiber de manière outrancière ses atours. Les seins, par exemple, seront arrangés « de façon que le regard de celui qui les voit entr'apparaître dans l'échancrure de [la] chemise soit attiré par eux et se fixe sur le peu qu'on en découvre ». Et la Nanna d'ajouter ce conseil : « Sois-en plus parcimonieuses que n'en sont prodigues certaines, qui donnent l'impression de vouloir les jeter au dehors, tant elles les font jaillir de leur poitrine et de leur habit¹⁵ ».

De telles recommandations concernent également le maquillage. « Ne te plâtre pas la figure à la Lombardasse – avertit la Nanna – : un soupçon de rouge suffit à chasser cette pâleur que répand bien souvent sur les joues une mauvaise nuit, une indisposition où l'abus de la chose¹⁶ ». « Je suis éberluée – poursuit-elle – de voir de ces tanches enfarinées qui se peinturlurent et se vernissent comme des masques de Modène, et se vermillonnent les lèvres au point que celui qui leur donne un baiser sente les siennes étrangement lui cuire¹⁷ ».

Ce n'est pas par une suraccumulation d'artifices que le corps s'entretient, mais par une toilette plus naturelle. Les considérations hygiéniques ne sont pas les seules qui entrent en ligne de compte pour justifier ce choix. C'est l'intérêt même de la courtisane car elle y gagnera en sensualité :

N'emploie ni musc, ni civette, ni aucun autre parfum pénétrant : ils ne sont bons qu'à couvrir la puanteur de celles qui puent. Des petits bains, oui : et le plus souvent possible ; lave-toi et

¹¹ *Ibidem*, p. 11.

¹² *Ibidem*, p. 11.

¹³ *Ibidem*, p. 12.

¹⁴ *Ibidem*, p. 13.

¹⁵ *Ibidem*, p. 81.

¹⁶ *Ibidem*, p. 86.

¹⁷ *Ibidem*, p. 87.

relave-toi à toute heure ; parce que se laver avec de l'eau dans laquelle ont bouilli des herbes odoriférantes, ça laisse dans les chairs ce je ne sais quoi de suave qui s'exhale des draps de lin lessivés de frais, quand on vient de les sortir du coffre et de les déplier. Et de même que quelqu'un qui voit son linge d'une blancheur éclatante ne peut se retenir de s'en frotter le visage, de même un homme qui découvre une poitrine, une nuque et des joues toutes fraîches ne peut s'empêcher de les couvrir de baisers¹⁸.

L'éclat du sourire et la fraîcheur de l'haleine ne sont pas de minces atouts. La Nanna y revient avec une insistance bien compréhensible : « Pour que tes dents se nettoient bien, avant de te lever, prends le bord du drap et frottes-les plusieurs fois avec : ainsi s'enlèvera tout ce qui s'y dépose »... « Rince-toi la bouche le matin à jeun avec de l'eau du puits »... « J'ai quelque chose que l'on garde dans la bouche et qui non seulement conserve les dents, mais change l'haleine en une senteur d'œillets »¹⁹...

Ultime, mais utile conseil : celle qui veut acquérir « la réputation de la meilleure et de la plus gracieuse courtisane qui soit » doit savoir contrôler certains bruits intempestifs qui s'échappent du corps et qui, dans une société relevée, deviennent d'impardonnables incongruités. « Le repas terminé, ne rote pas, pour l'amour de Dieu²⁰ », s'exclame la Nanna qui ajoute : « garde-toi plus que du feu que l'on ne te voie ni ne t'entende pisser, ni faire ta commission²¹ » !

En ces temps où en Italie se codifient les usages policés de la société de cour, il importe que celles qui font métier de côtoyer les principaux acteurs de ce subtil jeu social évitent tout faux-pas. Il éclabousserait leur protecteur, qui serait contraint de les renvoyer dans le ruisseau d'où ils les ont sorties²².

Séduire sans compromettre sa réputation

Comme dans une patrie de chasse, la courtisane doit d'abord attirer la proie. La séduction constitue naturellement le premier acte de cette comédie humaine. Au tout début, les deux principaux protagonistes sont généralement absents. Agissent à leur place des entremetteurs : le valet du prétendant, qui se livre aux approches, et la mère, faussement naïve. Tout en faisant semblant de se laisser convaincre de l'honneur qu'accorde à sa maison un si haut personnage, la Nanna aura pour impératif de faire oublier que la virginité de sa fille, « plus pure qu'une colombe », aurait subi une fatale altération – certes « une seule fois²³ » et comme par mégarde ! Pour emporter la décision en s'assurant des bonnes grâces du domestique, la Pippa se verra alors commander une apparition furtive :

Traverse soudain la maison – recommande la Nanna – et, feignant que tes cheveux se dénouent, laisse-les tomber sur tes épaules et entre dans ta chambre en levant assez la figure pour que le valet te jette un petit coup d'œil²⁴.

Le messenger gardera de l'apparition une si forte impression qu'il la décrira en des termes laudatifs : « Maître, j'ai tant fait que j'ai vu la fille : elle vous a des tresses qui ressemblent à des fils d'or ; elle a deux yeux à rendre jaloux un faucon²⁵ ».

¹⁸ *Ibidem*, p. 87.

¹⁹ *Ibidem*, p. 86-87.

²⁰ *Ibidem*, p. 12.

²¹ *Ibidem*, p. 13.

²² Toutes les courtisanes ne sont pas de basse extraction mais, quand elles le sont, elles n'ont pas droit à l'erreur : « C'est en haute mer que se hasarde à la nage celle qui devient putain pour calmer ses démangeaisons et non sa faim ; celle qui veut quitter ses guenilles, dis-je, qui veut se débarrasser de ses haillons, qu'elle soit bien dégourdie et n'aille pas baguenauder, ni en actes ni en paroles. » *Ibidem*, p. 68.

²³ *Ibidem*, p. 8.

²⁴ *Ibidem*, p. 9.

²⁵ *Ibidem*, p. 9.

L'affaire entendue, arrive le moment de la première rencontre au domicile du galant. Cette fois, c'est de retenue que doit faire preuve la promise. Comme si subsistait encore une incertitude sur l'issue de la partie ! Comme si l'ultime obstacle de la pudeur restait à vaincre !

Rajuste ta personne, car le trajet pourrait mettre du désordre dans ta tenue ; puis ramène tes mains dans ton dos, jette un coup d'œil à la dérobee sur ses compagnons qui probablement ne se tiendront pas loin, fixe humblement tes yeux dans les siens et, après leur avoir servi une révérence parfumée, décoche-leur un salut à la manière des épousées et des accouchées (comme disait la Pérugine), quand les parents où les compères du mari leur touche la main²⁶.

Le caractère semi-public de cette prise de contact ajoute de l'importance à la maîtrise de soi et à l'humilité du paraître. Nul n'ignore de quoi il retourne vraiment, mais en agissant ainsi, les apparences sont sauvegardées et chacun peut, à son tour, participer à ce simulacre de bienséance. Il ne faudra certes pas en rester là. Le corps de la belle doit progressivement lancer des signaux engageants au futur bienfaiteur, et à lui seul :

NANNA – [...] S'il arrive que, en parlant de la sorte, il se penche pour te baiser l'œil ou le front, tourne-toi doucement vers lui et lâche un petit soupir, qui soit tout juste entendu de lui : et s'il t'était possible, en faisant cela, de te colorer les joues de ce rose que je t'ai dit, il serait cuit sur le champ²⁷.

PIPPA – Ah oui ?

NANNA – Oh que oui !

PIPPA – La raison ?

NANNA – La raison, c'est que soupirer et rougir en même temps sont des signes d'amour et d'un début de passion ; et chacun se contenant et restant sur son quant-à-soi, celui qui doit jouir de toi la nuit qui suit commencera à se mettre dans la tête que tu es entichée de lui : plus tu le poursuivras de tes regards, plus il s'en persuadera.

Le reste de la compagnie ne doit en aucune manière participer à ces prémices d'une complicité prometteuse : « Ce n'est que l'ami qui t'offre le vivre et le couvert que tu régaleras d'œillades gourmandes et de paroles aguichantes²⁸ », insiste la Nanna, qui rappelle à son élève l'unique enjeu de la scénette qu'elle répète avec sa fille. C'est pour cela que chacun doit rester sur son « quant-à-soi ». La Pippa, en effet, ne devra pas se laisser entraîner par les autres compères, qui s'approcheront d'elle « comme des couleuvres qui se glissent dans l'herbe²⁹ ». Elle doit garder la tête froide et demeurer circonspecte, en dépit de ce que dira l'un ou l'autre « en riant et plaisantant » :

Que tu te taises ou que tu parles, fais en sorte que tes paroles et ton silence paraissent également beaux dans ta bouche ; et s'il t'arrive de te tourner tantôt vers l'un tantôt vers l'autre, fixe-les sans lasciveté, les regardant comme les sœurs de l'Observance regardent les moines³⁰.

²⁶ *Ibidem*, p. 9-10. La Pérugine est le surnom d'une prostituée.

²⁷ Quelques répliques plus haut, Nanna venait en effet d'affirmer : « Le fard que la honte met sur les joues des jeunes filles arrache aux gens leur âme », *ibidem*, p. 10.

²⁸ *Ibidem*, p. 11.

²⁹ *Ibidem*, p. 11.

³⁰ *Ibidem*, p. 11. Outre le jeu de mot sur le regard des sœurs de l'Observance, on ne peut manquer de souligner le caractère ambigu de cette pieuse référence ; surtout quand on a lu « La vie des nonnes », qui forme la première journée de la première partie des *Ragionamenti* !

« Putains comme les autres...³¹ »

Si ces prémices n'outrepassent aucune des convenances de la bonne société, l'essentiel dans ce commerce – le mot occupe ici la totalité de son champ sémantique – est, bien entendu, ailleurs. Car la courtisane, si elle est plus qu'une putain, n'en reste pas moins une putain :

- Putain, en ce sens qu'elle ne se donne pas mais se vend ; et se vend cher : « Surtout ouvre toute grande ta porte à qui vient les mains pleines, et barricade-la au nez de qui vient les mains vides³² », répète sur tous les tons la Nanna à sa fille.

- Putain, parce qu'elle n'accorde à personne le bénéfice d'un droit exclusif : « Il est clair que je veux que tu sois une louve entrant au milieu d'un troupeau de moutons, et non en un endroit où il n'y en aurait qu'un seul³³ ».

- Putain, enfin, car c'est l'usage et la jouissance de son corps qui justifient les dépenses que sont prêts à faire pour elle les hommes qui succombent à ses charmes...

Toutefois, si c'est au lit que s'achève la comédie, là encore, la courtisane va se distinguer de la vulgaire ribaude. Elle fait durer l'attente du dénouement. Fausse pudeur et longs préambules n'ont pas seulement une fonction érotique, ils visent avant tout le renchérissement de l'échange vénal. Le corps conquis avec difficulté n'en a que plus de prix pour celui que taraude le désir charnel. La Nanna le sait d'autant mieux, que, dans sa jeunesse, elle a elle-même expérimenté avec profit le subterfuge. Le récit de la nuit, où son amant pensait conquérir son pucelage, est un chef-d'œuvre du genre :

Ne pouvant supporter que je tarde à venir auprès de lui, il se leva et m'ôta les bas des jambes, tandis que je lui opposais une grande résistance ; puis il retourna au lit et, pendant que je me couchais, se tourna vers le mur pour que je n'aie pas honte de me montrer à lui en chemise ; mais il eut beau me dire : « Ne faites pas ça, ne faites pas ça ! », j'éteignis la chandelle. Sitôt que j'entraï sous les draps, il se jeta sur moi avec la fougue d'une mère se jetant sur son fils qu'elle a pleuré pour mort ; tout comme elle, il me couvrait de baisers et me serrait dans ses bras. Quand il mit les mains sur ma harpe³⁴ (qui était fort bien accordée), je me tortillais, lui montrant que j'y consentais à contrecœur : malgré tout, je le laissai me palper jusqu'à l'orgue³⁵ ; mais quand il voulut planter le fuseau dans la cavité, je ne voulus jamais...

Suit une scène qu'interrompt un feint consentement de la jeune fille.

Je l'empoignais, disant : « Allons, recouchez-vous, je ferai ce que vous voulez. » À ces mots, sa colère s'évaporait comme l'eau dans le chaudron et, tout content, il me baisait, disant :

³¹ À Rome, selon les vers d'une pasquinade, les courtisanes « Sont putains comme les autres / Mais elles vendent plus cher leur fruit » ; cité d'après Romano CANOSA et Isabella COLONNELLO, *Storia della prostituzione in Italia dal quattrocento alla fine del settecento*, Roma, Sapere 2000, 2004, n. 4, p. 43.

³² *Ragionamenti*, II, I, t. II, p. 93.

³³ *Ibidem*, p. 90. L'italien a conservé pour « louve » le mot latin *lupa*, qui désignait également les prostituées (d'où le « lupanar »). Le jeu de mots n'est évidemment pas fortuit sous la plume de l'Arétin.

³⁴ Pour nommer les organes du plaisir, l'Arétin utilise rarement des termes crus dans les *Ragionamenti*. Il emploie, au contraire, une grande variété de métaphores suggestives. Pour le sexe masculin (entre autres) : la « flûte » avec ses « grelots », la « lance à deux pelotes », la « flèche », le « mat de chair », le « clou », le « clystère », le « pinceau », le « plantoir », le « bouchon », le « poireau », le « tourtereau », l'« oiseau »... Pour le sexe féminin : le « mortier », le « fourreau », le « pot à couleur », l'« écuelle », la « bouchette », la « motte », la « bouteille », le « jardinier », la « rose », la « nature », la « concupiscence »... Pour le cul, enfin : le « missel culabrais », l'« œil cyclopéen », l'« écu », la « bague », la « cible », le « sillon », le « pot à civette », le « trou restauratif », le *visibilium* ou l'*intrusque*... Dans *Les sonnets luxurieux* (1525), recueil érotique qui a connu une fortune éditoriale considérable, l'Arétin, au contraire, ne s'embarrasse pas de ces ornements de la langue : un vit (*cazzaro*) avec ses couilles (*cogliani*) est un vit, un cul (*culo*) est un cul et un con (*potta*) un con ! Le dernier sonnet donne la quintessence de l'œuvre : « Ces vôtres sonnets faits en l'honneur des vits, / Chevaliers servants des culs et des cons, / Et faits à grands coups de culs, de vits, de cons, / Vous ressemblent, ô vous, faces de vits ! » ; *Les sonnets luxurieux*, éd. bilingue de P. Larivaille et D. Ottinger, Paris, Deyrolle éditeur, 1990, p. 107.

³⁵ En italien *organo* signifie à la fois orgue et organe.

« D'attendre ne m'a pas fait plus d'effet qu'une piqûre de mouche ; la preuve : sens comme j'y vais en douceur » ; moi, j'y laisse entrer le tiers d'un gland et puis je le plante là, pris d'une fureur telle, que s'installant au bord du lit, la tête en avant et le cul en arrière, les jambes recroquevillées, il se passa avec sa main l'envie qu'il voulait passer avec moi ; et après avoir fait à sa main ce qu'il aurait dû me faire à moi, il se leva et s'habilla. Et il ne s'était guère promené dans la chambre, que la nuit que je lui avais fait passer à veiller tel un épervier s'acheva, le laissant le visage amer, comme un joueur qui aurait perdu et son argent et son sommeil³⁶.

Encouragée par sa mère – « Le marteau le travaille ; alors tiens bon. Il te louera une maison, t'achètera des meubles, ou il crèvera³⁷ » – la Nanna a fait durer le supplice pendant quatre nuits avant de céder une place... que son amant n'était même pas le premier à conquérir³⁸ ! Inutile de préciser que cette liaison tumultueuse a trouvé son épilogue dans la ruine du malheureux pigeon.

Une talentueuse professionnelle

Curieusement, « La vie des courtisanes » et la première journée de « L'éducation de la Pippa », où lui est enseigné le « métier de putain », contiennent relativement peu de récits érotiques... alors que « La vie des nonnes » se présente comme une litanie de partouzes conventuelles, où s'entremêlent en des tenues légères et des postures variées la plupart des représentants de la sainte Église catholique, apostolique et romaine ! Peut-être est-ce parce que, dans le cas des courtisanes, plus que dans celui des religieuses et de leurs comparses tonsurés, il va de soi que l'essentiel de leur activité sociale se déroule entre deux draps.

Quelques passages, toutefois, dévoilent de manière plus explicite certains aspects de l'exercice de la profession.

Durant les préambules, par exemple, la courtisane doit se prêter au jeu mais, là encore, avec une certaine retenue. Il s'agit non seulement de faire croître l'excitation du bonhomme, mais encore de lui laisser penser qu'il entraîne avec lui la belle en faisant sourdre en elle le désir d'aller plus avant. Pour donner du piment à l'attente, Nanna, par exemple, conseille à sa fille de simuler une prière sitôt entrée dans le lit.

Pendant ce temps-là, le brigand [...] te caressera de la main les tétons, en y plongeant le museau tout entier pour les boire, puis il te caressera le corps, descendant peu à peu jusqu'à la motte ; et, quand il l'aura plusieurs fois tapotée, il en viendra à te palper les cuisses : et comme les petites fesses sont des aimants, elles attireront à elles la main que je te dis ; et, après leur avoir un moment fait fête, il commencera, en te glissant son genou entre les jambes, à t'inciter à te retourner³⁹.

Le but de cette dernière manœuvre est évidemment de sodomiser la jeune fille. Si la Nanna met en garde son élève, ce n'est nullement pour des raisons morales ou religieuses. De telles pratiques « contre nature », quelles soient homo ou hétérosexuelles, étaient en effet sévèrement condamnées tant par l'Église que par les autorités civiles. Elles n'en étaient que plus recherchées par les hommes qui, lorsqu'ils n'étaient pas attirés par les garçons, assouvissaient leur envie avec les prostituées. L'Italie de la Renaissance, par le raffinement de sa civilisation, qui s'accompagne de la recherche de plaisirs hors du commun, par l'influence aussi de la culture grecque, revenue à l'honneur chez les artistes et les humanistes, semble s'être affranchie, plus qu'ailleurs en Europe, des préjugés qui diabolisaient la sodomie. Dans le reste du continent, n'était-elle pas alors

³⁶ « La vie des courtisanes », *Ragionamenti*, I, III, t. I, p. 131-132.

³⁷ *Ibidem*, p. 133.

³⁸ À la question d'Antonia: « Est-ce qu'il ne s'aperçut pas que tu n'avais pas fait de sang ? », la Nanna répond sans vergogne : « Ah ça ! Ces courtisans, ils en ont beaucoup entendu parler des vierges et des martyrs ! Je lui donnai à entendre que la pisse était du sang : pourvu qu'ils l'y mettent, ça leur suffit », *Ibidem*, p. 135.

³⁹ *Ibidem*, II, I, t. II, p. 14.

couramment appelée le « vice italien »⁴⁰ ? Un tel tropisme était pour les courtisanes averties une aubaine : « Qu'est-ce qui vaut mieux d'un jules ou d'un ducat ? », interroge la Nanna. « Je vous comprends : l'argent a moins de valeur que l'or », répond la Pippa. Entendons : foutre en con ou en cul ne peut avoir le même tarif. Il s'agit donc de ne céder qu'au prix d'un supplément : une chaîne en or ou une bague, par exemple, subtilisées habilement au moment crucial où le galant, tout échauffé par son affaire, se montrera inconsidérément généreux :

Vois, s'il se les laisse enlever. Si oui, laisse-le faire ; une fois dévalisé de ses bijoux, tu le grugeras tout à son aise ; sinon, dis-lui tout crûment : « Alors, votre Seigneurie court derrière de telles saloperies ? » Dès que tu auras lâché ta phrase, il te retournera du bon côté ; et quand il grimpera sur toi, fais ton devoir, ma fille, fais-le, Pippa, car les caresses par lesquelles on les aide à achever la besogne sont la ruine des jouteurs ; la douceur des caresses les assassine ; et puis une putain qui fait bien la chose est comme un mercier qui vend cher ses marchandises : on ne peut comparer à rien d'autre qu'à une boutique de mercerie les badinages, les jeux, les réjouissance qu'on tire d'une putain délurée⁴¹.

Comme chez le mercier, où sont entreposés tissus ou colifichets rares et précieux, « de même une putain a dans son magasin de petits mots doux, des sourires, des baisers, des œillades »... La règle d'or, comme dans tout commerce, étant de contenter la clientèle et lui donner l'assurance qu'elle trouvera tout ce que sa fantaisie recherche. « Arrange-toi, insiste la Nanna, pour qu'on ne puisse imaginer de caresses que tu ne fasses point à qui couche avec toi⁴² ». Et de détailler ce que l'on trouve dans cette « boutique » bien particulière et que les femmes vertueuses ne savent procurer avec leur corps :

Il n'y en a pas un qui ne soit transporté au septième ciel quand l'amie bien aimée, pendant qu'elle te donne de la langue en coin, t'attrape le machin et, en le serrant à deux ou trois reprises, te le redresse, et alors qu'elle l'a redressé, lui fais une branlette et, ensuite, le laisse l'eau à la bouche. Demeurant ainsi un tout petit peu, elle te prend les grelots dans le creux de la main en les agitant, avec douceur, comme pour les tamiser. Après cela elle te donne la fessée et te grattant entre les poils et recommence à te le pétrir. Si bien que le concombre, qui est à point, ressemble à quelqu'un qui veut vomir mais n'y arrive pas⁴³.

Parmi les positions qui plaisent particulièrement aux hommes, il y a la « genette » (la *giannetta*, traduite parfois par « Jeannette »). Cette posture est, elle aussi, rigoureusement proscrite par l'Église, puisque, dans une inversion sacrilège des rôles, c'est la femme qui chevauche l'homme. Là encore, le piment de la transgression offre plus d'attraits à l'exercice. La Nanna, dans son souci pédagogique, ne manque pas de donner quelques conseils sur ce délicat sujet :

Installe toi bien à ton aise ; et, une fois installée, mets-lui les bras autour du cou et donne-lui dix baisers d'affilée ; puis, saisis-lui le pilon d'une main, jusqu'à ce qu'il achève d'entrer en fureur : et quand il est tout feu tout flamme, plante-le toi dans le moyeu et pousse-toi à fond contre lui⁴⁴.

Toutes les gourmandises trouvent ainsi à se rassasier. Telles celle de ce marchand, qui « se poulérait du miel qui sortait », non de ses « caisses » de pains de sucre mais de celle de la Nanna ; elle nous vaut une superbe description de cette source de nectar, d'où pointe un soupçon de nostalgie, rare chez la cynique courtisane :

⁴⁰ Voir par exemple : Maurice LEVER, *Les bûchers de Sodome*, Paris, Fayard, 1985.

⁴¹ *Ragionamenti*, II, I, t. II, p. 15.

⁴² *Ibidem*, p. 18.

⁴³ *Ibidem*, p. 15-16.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 17.

Je me rappelle l'avoir vu perdre la tête à me la contempler. Il me la palpait, et comme à me la triturer, elle se raffermissait, il la comparait à une de ces petites bouches que tiennent serrées les statues en marbre de femmes que l'on rencontre ça et là à Rome ; et il disait qu'elle riait comme paraissent rire les bouches de ces statues. Et en vérité (bien que ce ne soit pas à moi de faire mon éloge), il pouvait bien le dire, car je l'avais charmante au possible. Les poils s'y voyaient sans s'y voir, et elle était si bien fendue, qu'on n'y distinguait guère la fente, placée ni trop haut, ni trop bas. Et je te donne ma parole que le marchand de sucre m'y donna plus de baisers que sur la bouche : il me la suçait comme s'il s'agissait d'un œuf tout frais pondu⁴⁵.

L'envers sordide du décor

Les quelques menus plaisirs glanés au hasard des rencontres ne sont rien en regard des servitudes et de désagréments du quotidien des courtisanes. Il n'y a pas lieu ici de s'attarder sur cet univers sans pitié, où la filouterie des filles n'est qu'un pendant de la perversité des clients et de la brutalité des « ruffians ». On ne saurait néanmoins l'oublier, avec, en arrière-plan de cette misère morale, une grande misère sociale, terreau immémorial de la mise à l'encan du corps des femmes...

Même sublimée dans une quête effrénée de richesses et de notabilité, la prostitution est avant tout le contact et l'interpénétration de deux corps. Deux corps et non deux désirs, comme dans l'échange amoureux. Si le corps de la courtisane est choisi, parfois avec une passion inconsidérée, celui de l'homme ne l'est pas. Il est subi, à l'issue d'une transaction dans laquelle ce dernier n'a aucune valeur d'usage, à l'inverse de celui de la femme. Seul l'argent compense le déséquilibre de valeur et rend possible l'échange. Subir un corps masculin indifférent est un moindre mal ; plus souvent, c'est le dégoût d'un corps répugnant qu'il faut surmonter. Nanna en avertit sa fille : « Et même si ni l'un ni l'autre n'était à ton goût, force ta nature ; prends modèle sur le malade qui avale une médecine à contrecœur pour guérir de son mal⁴⁶ ». Pour la Pippa, qui n'est pas encore entrée dans la carrière, c'est là un sujet d'inquiétude :

PIPPA – Justement, je voulais vous demander comment m'y prendre pour supporter un vieux baveux, péteur, puant du bas comme du haut, et de quelle façon je devrais me laisser écrabouiller à l'avoir toute la nuit grimpé sur moi : ma cousine me raconte qu'il y en a une qui, en pareille situation, s'est évanouie.

NANNA – Ma fille, la suavité des écus ne laisse arriver jusqu'au nez ni les haleines putrides ni la puanteur des pieds : et il est plus grave de prendre une torgnole que d'endurer l'odeur de chiottes dans la bouche de ceux qui paient et achètent à prix d'or les désagréments que nous causent leurs tares⁴⁷.

Plus loin, pour que la leçon soit bien apprise, la Nanna revient à la charge : « Sache que le pus, la morve, les glaviots, le désagrément des haleines, des mauvaises odeurs, des colères et des malédictions de tes amants, c'est comme un vin abîmé : quand on en a bu trois jours, on oublie le goût de moisi⁴⁸ ». Il convient également de ne pas commettre certains impairs avec ce genre de clients, quitte à déroger aux règles de bienséances qui s'appliquent en d'autres circonstances :

J'avais oublié de t'avertir de ne pas te nettoyer les dents avec ta serviette, en les rinçant à l'eau pure, aussitôt que tu auras soupé avec des vieux (comme tu le feras quand tu souperas avec des jeunes) : parce qu'ils pourraient se vexer et se dire en eux-mêmes : « Elle se moque des nôtres, qui nous branlent dans la bouche, collées avec de la cire⁴⁹ ».

⁴⁵ « La vie des courtisanes », I, III, p. 185.

⁴⁶ *Ragionamenti*, II, I, t. II, p. 89.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 18.

⁴⁸ *Ibidem*, p.86.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 20.

Toute nausée refoulée, la Nanna conseille à son élève de faire comme elle et de prendre parti de rire du cocasse de telles situations :

NANNA – Ah ! Ah ! Ah ! Je ne peux pas me retenir de rire, parce qu'ils se gardent d'aller au privé, comme je t'ai dit de t'en garder toi aussi : oh quels pets, oh quelles vesses ils lâchent ! Les soufflets des forgerons ne soufflent pas aussi fort ; et, pendant qu'en grimaçant, ils s'efforcent de chier des cordes, ils tiennent à la main un cornet de sucre pour calmer la toux qui les martyrise. [...] Quoi qu'il en soit, se souvenant de leur jeunesse comme des sarments verts les ânes et les ânesses, ils sont en rut avec plus d'appétit que jamais ; et quand ils serrent leur nymphette dans les bras, je ne saurais te dire avec quelles fadaïses ils la dorlotent [...]. Ils te mettent leur épervier au poing, te sucent les tétons, grimpent à cheval sur toi et te tournent de-ci, te retournent de-là ; et toi les chatouillant, et sous les bras et sur les flancs, enlace-les : et après lui avoir redonné des sensations, reprends la chose en main et secoue-la avec tant de mignardises qu'elle redresse la tête en sortant de sa torpeur.

PIPPA – Même celles des vieux se donnent de tels airs ?

NANNA – Quelquefois, mais ils l'abaissent vite⁵⁰.

S'il y a lieu de rire, ce n'est pas simplement du ridicule de ces corps délabrés aux génitoires atrophiés. La courtisane habile y trouvera l'occasion de tourner en sa faveur une affaire peu agréable, qui, de surcroît risquerait de s'éterniser sans profit :

Au vieux, suant et soufflant plus que ne sue et ne souffle un homme qui a la trouille au cul, qui te laissera lessivée à force de te besogner sans te besogner, pas d'autre solution que de te payer sa tête ; et de lui dire, le visage posé sur sa poitrine : « C'est qui votre poupon ? C'est qui votre bébé » [...] ; et pendant que tu lui gratteras le moindre bouton et la moindre petite ride que tu lui trouveras sur le corps, dis-lui « dodo, fais dodo » [...] Sur ce, passe à l'attaque, tâte si son escarcelle est sous le traversin : si elle y est, n'y en laisse rien ; et si elle n'y est pas fais-en sorte qu'elle y soit. C'est là la bonne manière, parce que ces ladres, en dehors du moment où ils font joujou, lambinent quatre heures pour sortir un denier [...]. Ensuite, avec les doigts ou avec ce qu'ils voudront, qu'ils te le mettent à l'endroit ou à l'envers, ça ne compte pas plus qu'une guigne⁵¹.

* * *

Certes, tout cela « n'est que littérature » et doit, à n'en pas douter, beaucoup à la verve et au talent de l'Arétin. Écrivain prolixe et pour le moins fantasque, imbu de sa personne, à l'instar de bien de ses compatriotes, le « divin Arétin », comme on se plaisait à l'appeler, ami des plus grands artistes (Michel Ange, Vasari, le Titien, Tintoret...), terreur des princes temporels et ecclésiastiques – pape et empereur compris – tant sa plume acerbée était redoutée⁵² –, connaît pourtant trop bien son sujet pour livrer avec les *Ragionamenti* une œuvre de pure fiction.

Familier du cardinal Jules de Médicis, qui devint pape sous le nom de Clément VII, il a fréquenté à Rome les *palazzini* de l'aristocratie laïque et cardinalice. Dans leurs salons, leurs soupers fins et leurs orgies, il a croisé les courtisanes, et, souvent, s'est glissé dans leurs alcôves. Ce milieu choisi et relativement restreint, en regard de la foule des prostituées qui donnaient à la capitale de

⁵⁰ *Ibidem*, p.22-23.

⁵¹ *Ibidem*, p. 21-22.

⁵² Sa correspondance, en grande partie publiée de son vivant, témoigne tout à la fois de l'étendue européenne de ses relations et de sa liberté de ton. Voir : *Lettres de l'Arétin (1492-1556)*, traduites par André Chastel et Nadine Blamoutier, Paris, Éditions Scala, 1988. Les titres de « divin Pierre Arétin » et de « fléau des princes » lui ont été attribués par l'Arioste, dans sa dernière édition du *Roland furieux* (chant XLVI, str. 14)... Ce qui n'a pas manqué de donner un large écho à une réputation déjà bien établie à Rome depuis la campagne de pasquinades, qu'il avait orchestrée en 1521-1522 contre l'élection du « barbare » Adrien VI, un Flamand qui fut le dernier pape non Italien avant le pontificat de Carol Wojtyła.

la chrétienté une sulfureuse réputation, a, en effet, des caractéristiques sociales fort bien analysées dans ses œuvres⁵³.

La fin du *Quattrocento* et les premières décennies du siècle suivant – soulignent Romano Canosa et Isabelle Colonnello, historiens de la prostitution en Italie – ont été caractérisés par l'apparition d'un nouveau type de *donna di partito*, la courtisane, laquelle même si elle est présente dans d'autres cités, a trouvé à Rome un lieu de diffusion maximale.

L'explication la plus retenue du phénomène le rattache au type de structure politico-bureaucratique propre au gouvernement pontifical.

Les hommes qui constituaient la bureaucratie papale, presque exclusivement ecclésiastique, étaient contraints au célibat par l'insurmontable loi qui défendait aux prêtres de se marier.

Si l'on tient compte qu'habituellement on entraînait jeune homme dans les bureaux de la Curie, il ne paraît pas surprenant qu'un fonctionnaire curial, auquel il était interdit de fonder une famille à l'instar des laïcs, s'il n'avait pas atteint un seuil d'héroïsme tel qu'il fût en capacité de résister aux pulsions de ses sens, était destiné à glisser, au moins sur les plans affectif et sexuel, vers une manière de vivre présentant plus d'une anomalie.

La pratique de la masturbation et le recours au concubinage constituaient les deux extrêmes d'un comportement sexuel, à l'intérieur duquel le recours aux amours tarifés était destiné à occuper une place importante ; avec des prostituées de haut rang pour les catégories supérieures de prélats, de rang moyen ou bas pour les inférieures⁵⁴.

Appartenant à la génération des années 1510-1520, la Nanna a gravi les étapes qui l'ont conduit au stade de la « courtisane honnête. » Le langage vulgaire et les manières brutales qu'elle conserve dans ses conversations privées rappellent ses origines poissardes. Elle a officié en un temps où se précisaient des usages nouveaux, ceux de la « société de cour ». Vers 1530, lorsque la Nanna s'occupe de l'éducation de sa fille, les codes de ce nouvel art de vivre ont été fixés dans la Rome pontificale. Grâce à la diffusion du livre Baldassare Castiglione, *Il cortigiano*, édité en 1528, ils se généraliseront progressivement dans les cercles dirigeants des monarchies du reste de l'Italie, puis de l'Europe entière⁵⁵.

À travers ces conseils de mimétisme social qu'elle donne à sa fille, remarque Paul Larivaille, la Nanna ne fait que reconstituer, réinventer en quelque sorte, pour les apprentis courtisanes des années 1530, un code de conduite qu'avaient inventé et suivi de longue date les courtisanes « honnêtes » de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle⁵⁶.

À ce titre, et en dépit de l'évidente complaisance littéraire de l'auteur pour un sujet scabreux, « *L'éducation de la Pippa* » et, plus généralement, les *Ragionamenti* prennent une réelle valeur historique et sociologique. Les anecdotes et les enseignements de la Nanna dessinent les contours d'une société presque exclusivement masculine, où, sans grands troubles de conscience, sont célébrés le corps des femmes vénales et les désirs charnels qu'ils inspirent. Lorsque l'Arétin écrit son livre, la courtisanerie romaine atteint un apogée, qui est aussi la fin d'un âge d'or ; avant un progressif retournement de conjoncture, lorsque la cité éternelle deviendra dans la seconde

⁵³ De manière plus ou moins incidente, l'Arétin évoque l'univers de la prostitution dans sa correspondance et dans plusieurs de ses œuvres. C'est le cas de sa comédie *La cortigiana*, écrite en 1525 (revue et éditée en 1536), où figure Alogia, une « ruffiane ». Toutefois, malgré l'ambiguïté du titre, ce ne sont pas les courtisanes qui sont l'objet de la pièce mais la vie des courtisanes en général ; ce que rend bien le titre de la traduction récente de Paul Larivaille : L'ARÉTIN, *La comédie courtisane – La cortigiana*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

⁵⁴ *Op. cit.*, p. 41 (trad. D. F.).

⁵⁵ La comédie de l'Arétin, *La cortigiana* (voir note 51), écrite trois ans avant *Il cortigiano*, participe de cette diffusion des valeurs de la société de cour. L'Arétin a très certainement connu le contenu du livre de Castiglione, dont des versions manuscrites circulaient dans la haute société romaine plusieurs années avant sa mise sous presse. Sur l'ensemble de cette problématique voir les ouvrages classiques de Norbert ELIAS : *La société de cour*, Paris, Champ-Flammarion, 1985 ; *La civilisation des mœurs*, Paris, Calman-Lévy, 1973 ; *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calman-Lévy, 1975.

⁵⁶ *La vie quotidienne des courtisanes en Italie au temps de la Renaissance*, Paris, Hachette, 175, p. 69.

moitié du siècle, le centre de la Contre-réforme. Les préceptes de la Nanna témoignent d'une pression sociale croissante qui, en ce moment crucial, rend le métier de courtisane de haut vol de plus en plus difficile. La dose d'hypocrisie, qui permet à de tels comportements d'être tolérés, s'accroît ; les exigences d'honorabilité suivent la même pente. Pour assurer son avenir, la Pippa doit faire mieux, beaucoup mieux, que sa mère. Cette dernière s'échine à l'inculquer à son élève, elle qui a réussi grâce à son intelligence autant qu'à ses charmes. Laïques ou ecclésiastiques, les clients fortunés des courtisanes recherchent toujours – évidemment ! – une « putain ». Ils veulent acheter un corps désirable, docile et expert ; mais, à condition qu'hors de la sphère privée, ces éminentes qualités demeurent recouvertes du voile de l'honnêteté mondaine, qui dissimule les chairs tentatrices, discipline la gestuelle et bride les élans sensuels.

Le temps des Tartuffe commence. Dans sa vie même, l'Arétin en fera vite l'expérience⁵⁷. Poursuivi en 1538 pour blasphèmes et – probablement – sodomie, il se rachètera une conscience en publiant une *Vie de Marie*, suivie de quelques textes édifiants... L'auteur des *Ragionamenti* et des *Sonnets luxurieux* s'est-il sincèrement amendé ? Lui qui, dès 1540, en rédigeant une comédie intitulée *L'hypocrite*, rappelait aux naïfs qu'en matière de morale et de conduite, il ne fallait surtout pas se fier aux apparences !

⁵⁷ Sur la vie et l'œuvre de l'Arétin, voir notamment : Paul LARIVAILLE, *L'Arétin entre Renaissance et maniérisme*, Lille, Service de reproduction des thèses, 1972, 2 vol. (trad. italienne, Rome, 1980).